PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

4me ANNÉE. — N° 2. Août 1883.

L'ŒUVRE D'ALLAN-KARDEC (1)

Réincarnation (SUITE)

Cette théorie qui consiste à mettre à découvert la véritable source du mal et par suite à indiquer les moyens d'y porter remède a, selon nous, l'incontestable avantage sur la donnée Kardéciste, de stimuler les efforts individuels et d'en solidariser les résultats. En effet, si nous considérons que notre situation, ici bas, est non seulement conséquente, en ce qui concerne notre élévation personnelle, des progrès antérieurement accomplis par chacun de nous, mais encore que nous subissons également les imperfections de la société, comme nous bénéficions, du reste, de ses perfections acquises, nous comprenons dès lors de quelle importance est pour tous, le progrès de cette collectivité dont chacun de nous représente une partie unitaire. C'est alors notre propre intérêt qui nous commande d'élever autant que possible le niveau social et de préparer pour l'avenir, en nous y employant dès maintenant, le plus de conditions favorables au bien-être collectif, puisque devant tous retourner dans le même milieu nous y trouverons d'autant plus de joies et de sourires à récolter que nous en aurons écarté plus de douleurs et de peines.

(1) Voir la *Vie Posthume* de Mai dernier.

Si, par contre, nous ne voulons voir dans le cours de notre existence charnelle, que des faits équitablement conséquents de la loi justicière et que nous fassions remonter la cause de toutes nos misères, de toutes nos satisfactions, à l'unique volonté d'un pouvoir dictatorial se manifestant sous forme providentielle et distribuant à son gré ses faveurs et ses colères pour récompenser ou punir nos actes antérieurs, nous n'avons plus qu'à nous incliner et subir passivement les tourments de l'existence. Non seulement nous n'avons pas le droit de nous plaindre de notre situation sociale si elle est inférieure et nous oblige à lutter sans cesse pour gagner péniblement notre pain à force de travail et de privations, mais encore nous ne pouvons disposer de celui de soulager l'infortune du prochain, cette infortune lui ayant été équitablement octroyée et la lui amoindrir devenant par suite, un acte coupable de notre part au double point de vue de l'offense que nous ferions à la Providence en nous opposant volontairement à l'accomplissement de ses décrets et du préjudice qui résulterait pour notre prochain, si, lui tendant la main, nous lui enlevions, par ce fait, les moyens d'expier et de réparer entièrement ses fautes antérieures.

A côté de ces vieilles idées de déchéance et d'expiation, auxquelles cependant l'école Kardéciste semble tenir si fort, la théorie de l'Esprit Jean, qui consiste à faire deux parts de responsabilité dans les causes déterminantes de nos situations charnelles respectives, l'une applicable à la nature, l'autre à la société, nous paraît bien autrement claire, compréhensible et intégralement applicable à tous les faits observés. Mais, comment discerner, dira-t-on, ce qui provient de la loi naturelle de ce qui résulte de la loi sociale ? Bien facilement, ce nous semble, si l'on pose en principe — et l'énoncer ne revient-il pas à le démontrer — que tout ce qu'il est au pouvoir de l'homme de changer et de transformer prend sa cause directe dans l'usage qu'il fait de son libre arbitre, tandis que tout ce qu'il est impuissant à modifier ou à supprimer provient de la manifestation de cette puissance supérieure à l'humanité et que, faute de termes pouvant mieux exprimer l'idée de l'universalité des lois régulatrices, nous appelons nature.

C'est ainsi que toutes les diversités sociales proprement dites : richesse ou pauvreté, force ou faiblesse physiques, harmonie ou discordance physiologiques, nous paraissent uniquement dues à l'infériorité de notre milieu collectif et que, pouvant chacun individuellement contribuer à en écarter les causes déterminantes, il nous semblerait puéril de vouloir en faire remonter la responsabilité à la loi naturelle, laquelle est certainement bien innocente de tous les méfaits, de toutes

les iniquités dont on la charge. Comment comprendre, en effet, — appelons Dieu ou nature, peu importe, la cause distributive de notre situation ici bas, — que cette puissance infinie devant laquelle nous ne saurions nous incliner que si elle représente à notre pensée l'idéal suprême de toute bonté, de toute miséricorde, que cette puissance, disons-nous, ne puisse se montrer partout, à tous les instants et dans tous ses effets, éminemment supérieure à notre pauvre idéal humain ? Comment pourrions-nous la supposer inférieure à nous-mêmes et reconnaître que là où nous aurions pardonné elle a pu châtier, là, où nous aurions sans doute excusé elle se soit montrée inflexible ?

C'est pourtant ainsi que les plus ardents défenseurs de l'autorité divine semblent se complaire à représenter l'action providentielle ; et nous voyons, en spiritisme, les Kardécistes-Déistes rendre inséparables de leur Dieu, l'expiation et la punition, la relégation et le châtiment sans cesse renouvelés pour l'humanité. Pauvre humanité ! Tu te sentais libre et forte, tu croyais, sans doute, qu'à côté de tes devoirs naturels, d'imprescriptibles droits devaient être aussi ton partage, tu entrevoyais le moment, peut-être prochain, où en pleine conscience de ta virilité et de ta grandeur, tu aurais opposé aux séculaires oppressions, aux durs asservissements des classes, soi-disant dirigeantes, le sentiment de ta dignité et de ta puissance ? Eh bien non. Si tu souffres c'est que cette souffrance est équitablement ton partage, tu la mérites encore et dois la supporter, tant que d'un Dieu vengeur tu exciteras la colère. Et ne t'avises pas de relever le front, de te plaindre et de réclamer ta part de liberté, de bonheur, d'espérance ! C'est la loi naturelle qui te veut ainsi, avilie et découragée, désespérée et meurtrie, car il te faut expier tes erreurs de jadis et te faire pardonner à force de souffrances et de misères, des égarements dont tu n'es, après tout, qu'à demi responsable, puisque ton créateur qui peut tout pouvait si facilement les écarter de ta route !

Telle est cependant la logique des faits, qu'il nous faut, ou admettre avec Allan-Kardec que toute souffrance humainement ressentie ici-bas a été divinement décrétée là-haut, et renoncer alors à nos droits, à nos devoirs sociaux que résume si bien notre devise : Liberté, Egalité, Fraternité, ou bien revendiquer légitimement ces mêmes devoirs et reconnaître alors que la société est l'unique cause de la plupart de nos souffrances terrestres, lesquelles n'étant point équitablement réparties à ceux qui les subissent constituent, non plus une juste expiation de prétendues fautes antérieures, mais bien une monstrueuse

iniquité qu'il est au pouvoir et du devoir de tous de faire disparaître à jamais de l'humanité.

Accuser la loi naturelle d'être la source justicière de nos malheurs, nous paraît donc non seulement blaspéhmatoire et impie, mais, ce qui est plus grave encore, avoir pour conséquence certaine de perpétuer indéfiniment ce sentiment de servile soumission qui marque le front du deshérité d'un stigmate d'infamie et le fait se courber, craintif et misérable, sous la domination du puissant. Et ce n'est pas ainsi que nous comprenons le progrès : ce n'est pas par la soumission que l'humanité gravite et s'élève, c'est par la révolte ! oui, par la révolte, c'est-à-dire par ce sentiment inné de légitime fierté, instinct naturel de l'âme humaine, et qui lui crie bien haut que si quelques-uns seulement détiennent les biens, les bonheurs, dont tous ont un égal besoin de posséder une part, il ne peut être équitable qu'il en soit ainsi ; que si cela est, ce n'est point la loi naturelle qui le veut, car il n'est pas admissible qu'elle puisse exprimer par ses manifestations, le contraire de l'idéal qu'elle-même a placé au fond de toute conscience libre et qui réclame la justice par l'égalité distributive des dons.

Si, du reste, nous observons les manifestations de la loi naturelle — nous parlons de celles dont il serait impossible de ne pas lui attribuer la cause — nous voyons qu'elle donne à tous sans distinction, qu'elle ne refuse à personne avec parti-pris. A tous la chaleur du soleil pour réchauffer les corps et mûrir les moissons, à tous l'air pour respirer, à tous les mêmes organes, les mêmes nécessités, les mêmes instincts. Pourquoi donc la nature, si intégralement généreuse dans ses grandes manifestations, se montrerait-elle si capricieusement parcimonieuse dans ses petits effets ? Pourquoi, donnant à chacun la nécessité de respirer et de se réchauffer, de se vêtir et de se nourrir, accorderait-elle à tous, les moyens de faire face aux deux premières obligations et à quelques-uns seulement le pouvoir de remplir également les deux dernières ?

A cette importante question on ne peut trouver une solution rationnelle que si l'on dégage la responsabilité de la loi naturelle de toutes les inégalités dont il est au pouvoir de la société de supprimer les causes directes et qui, par conséquent, sont uniquement dues à l'infériorité de celle-ci. Alors tout s'explique et devient compréhensible : inégalités d'élévation, équitablement conséquentes de l'effort individuel, telle est la manifestation de la loi naturelle ; inégalités de conditions uniquement conséquentes de l'infériorité collective, telle est la manifestation de la loi sociale qui, bien loin d'être calquée sur la première

ne fait au contraire que s'opposer le plus souvent à la libre réalisation de son but d'harmonie.

Il est sans doute plus agréable à certains de penser que nous expions ici-bas nos fautes de jadis et que cette expiation terminée, il nous sera donné, ayant obtenu notre pardon, de jouir béatement, à notre prochain retour dans la chair, du fruit de nos petits acquis individuels. Nous avions mérité le châtiment, nous l'avons patiemment subi, plus rien ne doit troubler notre parfaite quiétude. Mais comme, en outre que ce qui plait aux uns peut déplaire aux autres, nous voyons surtout, dans cette manière de concevoir le progrès, le plus affreux égoïsme devenir forcément la cause déterminante de nos actions — puisqu'il suffirait, dans ce cas, de supporter passivement de passagères souffrances et de conduire tout doucement sa petite barque vers la perfection pour y arriver sans encombre — nous ne pouvons nous résoudre à l'accepter et croyons qu'il est bien temps de lui opposer une théorie plus rationnelle et surtout plus solidaire, pouvant enfin concilier avec ce besoin de justice universellement ressenti par tous, ce sentiment instinctif qui porte toute nature vraiment élevée, à considérer comme siennes les souffrances et les misères d'autrui.

Si la loi naturelle impose le malheur, nous n'avons que faire de rechercher à améliorer la société, à la rendre plus équitable envers certains, plus généreuse envers tous, puisque ses iniquités, ses infériorités serviraient, nous ne savons à quelle implacable justice, pour imposer le châtiment et flageller le coupable. Mais si, par contre, nous admettons que la nature ne peut pas punir, qu'elle doit se montrer aussi généreusement compatissante à l'égard de ceux qui s'égarent, que justement bienveillante envers ceux qui suivent sa loi, nous comprenons alors que plus rien ne saurait équitablement retenir ceux qui souffrent, à leur banc de misère, et qu'ils ont le droit de réclamer hautement leur part de bien-être et de bonheur social. C'est parce que d'autres l'ont compris avant nous, c'est parce que répudiant cette fausse idée de passive résignation, nos pères surent jadis se redresser menaçants devant leurs oppresseurs, et revendiquer, le front haut, leurs droits à la liberté et à la vie, que nous bénéficions aujourd'hui d'un peu plus d'équité sociale et que tant d'iniquités, de préjuges et d'erreurs sont maintenant enfouis dans les ruines d'un passé qui heureusement ne sera plus. Et nous irions prêcher de nouveau à l'humanité la nécessité de s'humilier, de s'agenouiller, et de renoncer à ses droits les plus légitimes sous prétexte que la nature a donné à chacun selon ses mérites, et que richesse et pauvreté, puissance et faiblesse représentent l'équitable répartition

dont elle récompense ou flétrit l'innocent et le coupable ? A Dieu ne plaise que nous propagions jamais de pareilles erreurs. Nous sommes trop convaincu que le grand principe d'immortalité est intimément lié à la grande cause sociale pour ne pas les faire marcher de pair et les éclairer l'un par l'autre. Nous ne pouvons supposer que la loi naturelle veuille l'iniquité et le désordre ; nous croyons qu'elle a pour but la justice et l'harmonie, et c'est pour cette raison que nous ne saurions lui imputer la cause de nos misères sociales et que nous voudrions voir le Spiritisme donner la main au Socialisme pour concourir avec lui à la régénération de l'humanité. Mais ce n'est certainement pas en présentant l'importante loi de Réincarnation comme venant sanctionner et donner une cause équitable aux inégalités de fortune et de conditions sociales, que nous en ferons comprendre la vérité à ceux que le malheur a courbés ; ce n'est pas en disant à ceux qui sont iniquement oppressés et torturés chaque jour par une société ridiculement qualifiée de civilisée, que c'est la nature elle-même qui oblige cette société à les frapper dnrement, que nous leur rendrons bien sympathique la théorie des préexistences.

Tous nous aspirons plus ou moins vers une ère d'harmonie et de bonheur collectif, et sans être doué du don de prophétie il n'est pas difficile de prédire que dans un avenir peut-être moins lointain qu'on ne le suppose, la plupart de ces inégalités sociales dont souffrent actuellement la majorité des individus, auront à jamais disparu sous le puissant effort des idées d'affranchissement et de liberté. Devons-nous seconder cet effort ou l'entraver ? Nous appartient-il à nous, qui possédons la clé des préexistences, de nous opposer au grand mouvement social, ou n'est-ce pas plutôt à nous, spirites, qu'incombe le devoir de lui donner plus de force en lui apportant l'éclatante sanction de la vie éternelle ?

Nous ne saurions hésiter. Si à l'époque où parurent les ouvrages fondamentaux de la *doctrine Kardéciste*, les idées socialistes n'étaient pas encore suffisamment répandues et comprises, elles ont pris aujourd'hui une telle extension, elles ont acquis une telle puissance, que ce serait folie que de vouloir continuer à leur opposer toutes ces fausses idées d'expiation, de punition et de châtiment céleste.

Ce qu'il importe surtout en philosophie c'est de ne pas se montrer étranger à son siècle. Et notre siècle est celui de toutes les revendications ; tous veulent posséder — parce que chacun comprend qu'il y a droit — une part équitable et proportionnelle à l'effort individuel du bien-être collectif ; la Terre n'a pas été donnée à quelques-uns

seulement, elle appartient à tous et, s'il était vrai que la loi naturelle ait elle même imposé les amères souffrances et les dures privations que les déshérités de la société subissent chaque jour, c'est qu'il faudrait alors la maudire et désespérer de tout progrès.

Mais non, il ne peut en être ainsi ; nous croyons fermement que toute souffrance sociale provient *uniquement* de la société ; nous ne croyons pas que la nature puisse punir certains êtres de leur infériorité momentanée en employant l'injustice pour manisfester sa loi. C'est pourquoi placé entre deux théories dont l'une semble vouloir expliquer et sanctionner les iniquités sociales et par suite nous refuser le droit de les combattre, tandis que l'autre les flétrit et nous fait comprendre qu'il est du devoir de tous d'en supprimer les causes, nous pensons que choisir la première serait trahir la cause de l'humanité.

(à suivre) E. LEBAY.

L'EXISTENCE
« LA VIE »

QUATRIÈME PARTIE

A mesure que l'on avance dans l'étude de la Vie, on est de plus en plus pénétré de l'importance qu'il y aurait à en élucider les moindres détails. Tant de conditions diverses, tant de multiples situations individuelles se présentent à l'observation, que les exposer et les expliquer une à une serait peut-être nécessaire pour pouvoir donner à chacun la conscience certaine de l'état actuel de sa propre personnalité. Pour réaliser une pareille démonstration, ce ne sont pas de simples chapitres, mais des volumes entiers, qu'il nous faudrait écrire ; et l'heure nous presse. A notre œuvre à peine ébauchée, il nous faut joindre encore de nombreuses études : après la Vie, le Sommeil, ou existence médiatrice ; après le Sommeil, la Mort, ou existence périspritale ; tel est le cadre que nous nous sommes tracé et, en dehors duquel, il nous faudra encore présenter et élucider ces grands problèmes qui ont noms : Dieu, Création, ces intéressantes et si précieuses facultés humaines, qui, sous les noms de magnétisme et de médianisme, sont à peine soupçonnées par tous, imparfaitement connues par certains. ..

Qu'on nous excuse donc de ne pas nous attarder dans les multiples

détails que comporte l'étude importante de la Vie. Nous définissons les lois générales, nous indiquons les points culminants, laissant à l'intelligence individuelle le soin de s'appesantir sur les situations particulières à chacun et de leur appliquer les règles d'ensemble, les lois collectives que notre travail a pour objet de mettre en lumière.

Ainsi présentée, notre œuvre sera celle de tous, chacun pouvant y apporter sa part individuelle d'appréciations et de conséquences déductives. Incomplète pour certains, elle ne sera sûrement pas inutile pour ceux qui voudront la méditer et s'efforcer de la comprendre.

A l'effort scientifique et positif qu'accomplit le siècle présent, le XX[e] siècle doit apporter la sanction philosophique des grandes vérités. L'homme est mûr aujourd'hui pour la connaissance de lui-même; il faut qu'il sache ce qu'il est, qu'il comprenne ce qu'il a été, qu'il aspire vers ce qu'il doit être. C'est à lui donner cette connaissance que nous travaillerons sans relâche jusqu'à complète réalisation de l'œuvre que nous avons entreprise et dont nous nous sommes volontairement imposé la tâche. Puisse-t-elle être comprise un jour, et faire germer dans les cœurs, éclore dans les âmes, les purs principes de liberté et de conscience individuelles, de solidarité et de responsabilité collectives.

***

Faire progresser la matière, c'est-à-dire donner au principe de forme une harmonie suffisante pour permettre au principe de force d'exercer son activité à venir d'après les lois naturelles, tel est, avons-nous dit, le but de la Vie ou existence charnelle.

Pour bien comprendre ce but, pour bien se pénétrer de son importance, il est indispensable de soulever momentanément le voile qui dérobe à l'humanité incarnée son avenir d'outre-tombe et de jeter un coup d'œil anticipé sur ce mode d'existence, précurseur et continuateur du mode charnel, par conséquent sa cause comme son effet.

Sa cause, en ce que la nature des actions accomplies par l'être, durant son existence périspritale, détermine équitablement la situation qu'il doit occuper à l'instant de son incorporation charnelle. Son effet, en ce que la situation occupée par lui à l'instant de sa désincorporation charnelle, détermine non moins équitablement, par contre, la nature des actions qu'il lui sera possible d'accomplir, durant son existence périspritale.

L'existence, considérée dans sa généralité, disions-nous, dans une précédente étude, constitue un ensemble d'actions, d'états et de sensations. Rendre les actions, les états et les sensations harmoniques, tel

est donc le but général de l'existence. C'est pourquoi, ajoutions-nous, chacune des trois phases, charnelle, périspritale et médiatrice, a pour objet spécial le progrès particulier de l'une de ces trois manifestations de l'individualité, autrement dit, le perfectionnement de chacun de leurs trois principes causatifs : l'Esprit, la Matière et le Fluide universel.

Ce qui progresse dans l'existence charnelle, c'est donc l'état ou situation corporelle de l'être ; dans l'existence périspritale, les actions ou activité intellectuelle de l'être ; dans l'existence médiatrice, les sensations ou impressionnabilité fluidique de l'être.

De l'enchaînement conséquentiel des trois modes de l'existence — dont nous avons représenté l'éternelle manifestation par un cercle sans fin, à la coloration tantôt éclatante ou pâle et dont les teintes fondues représenteraient la disparition progressive de l'être à une phase quelconque de l'existence, conjointement à son apparition également progressive dans la phase suivante — il résulte logiquement que la réalisation du but accompli par l'être dans l'un de ces modes, devient le pourquoi naturel du mode immédiatement à venir. En d'autres termes :

1° Le progrès accompli par l'être durant son existence charnelle, en ce qui concerne son état ou situation corporelle, devient le pourquoi naturel ou cause déterminante de son degré d'activité intellectuelle durant son existence périspritale.

2° Le progrès accompli par l'être durant son existence périspritale, en ce qui concerne ses actions ou activité intellectuelle, devient le pourquoi naturel ou cause déterminante de son degré de situation corporelle durant son existence charnelle.

3° Le progrès accompli par l'être durant son existence médiatrice, en ce qui concerne ses sensations ou impressionnabilité fluidique, devient le pourquoi naturel ou cause déterminante, soit de son degré d'activité intellectuelle, soit de son degré de situation corporelle, selon qu'il se manifeste particulièrement dans la phase périspritale ou dans la phase charnelle.

On remarquera que ce déterminisme conséquentiel, qui va tour à tour de l'activité intellectuelle à la situation corporelle et réciproquement de la situation corporelle à l'activité intellectuelle, s'exerce non seulement dans la généralité de l'existence, mais encore dans chacune des deux phases, charnelle et périspritale, qui la particularisent, et cela, grâce à la manifestation de la troisième phase médiatrice ou sommeil, dont la périodicité a pour effet de spécialiser journellement les mêmes phénomènes déterminatifs dans chacune des deux phases précitées.

Il y a donc dans l'existence charnelle, en outre du degré d'activité

intellectuelle acquis durant la phase périspritale et cause déterminante de la situation corporelle de l'être à l'instant de l'incarnation, une deuxième cause également déterminante, l'impressionnabilité fluidique, agissant périodiquement par la manifestation journalière du sommeil sur cette même situation corporelle. De même il y a, par contre, dans l'existence périspritale, en outre du degré de situation corporelle acquis durant la phase charnelle précédente et cause déterminante de l'activité intellectuelle après la désincarnation, une deuxième cause déterminante, l'impressionnabilité fluidique, agissant périodiquement, par la manifestation journalière du sommeil, sur cette même activité intellectuelle.

En résumé, en laissant momentanément de côté l'influence périodiquement modificatrice du sommeil, sur laquelle il nous sera donné de nous expliquer plus longuement dans la suite de nos études, il résulte de ce qui précède que, dans l'existence périspritale par exemple, l'être se trouve en possession d'un degré d'activité intellectuelle d'autant plus élevé que l'état de corporéité qui caractérisait sa forme périspritale, à l'instant du dégagement charnel, avait lui-même acquis plus de pureté et d'harmonie. Le progrès matériel ne consiste donc pas, ainsi qu'on le pourrait croire, dans le progrès de la chair, mais bien dans celui que cette même chair a permis d'acquérir, selon son état particulier, à la forme périspritale, laquelle bénéficie durant la Vie du degré plus ou moins accentué d'éthérisation de sa sur-enveloppe. On naît à l'existence périspritale avec des facultés de forme, comme on naît à l'existence charnelle avec des facultés de force. Durant la Vie, l'effort progressif de l'être est naturellement limité par l'acquis intellectuel ; dans l'existence périspritale, c'est le contraire qui est vrai : l'effort progressif de l'être est naturellement limité par l'acquis corporel.

Et cela se comprend : en effet, que l'être soit incarné ou désincarné, il y a toujours en lui force active et forme déterminative ; or, force et forme réagissant incessamment l'une sur l'autre, plus l'être est intelligent à l'instant de l'incarnation, c'est-à-dire, plus le principe de force est développé, et plus son action réactive sur la forme contribuera puissamment à faire progresser celle-ci dans le cours de l'existence charnelle. Par contre, plus l'être est dématérialisé, à l'instant de la désincarnation, c'est-à-dire plus la forme est épurée et moins dense, et plus sa réaction déterminative sur la force sera favorablement profitable au développement de celle-ci dans le cours de l'existence périspritale. Ceci sans préjudice de la prédominance d'un principe particulier dans chacune des phases de l'existence, prédominance qui détermine

la nature du but à réaliser en ramenant tous les efforts progressifs de l'être au perfectionnement du principe particulièrement dominant et qui, par conséquent, n'en est pas *le pourquoi*, mais *le comment*. Il y a une distinction extrêmement importante à établir ; nous allons tâcher d'en exposer clairement les termes.

*
* *

Tout fait naturel est déterminé par un *pourquoi* ou cause, se manifeste par un *comment* ou modalité et aboutit à un *résultat* ou effet conséquentiel. Dans l'existence charnelle, par exemple, le pourquoi ou cause de la situation de l'être est le développement, plus ou moins accentué, de son principe de force, c'est-à-dire son degré d'activité intellectuelle ; le comment ou modalité de cette situation est la prédominance du principe matériel, lequel, bénéficiant de tous les efforts progressifs de l'être, devient par suite la véritable cause du résultat obtenu, puisqu'il suffit de modifier ce comment pour transformer également l'effet qui en résulte ; quant à l'effet, il est la conséquence moléculaire de cette même situation, qui, sans cesse modifiée durant la Vie, répercute et reproduit passivement les variations du comment, lequel subit à son tour l'influence modificatrice des diverses causes qui l'actionnent.

C'est ainsi que la situation corporelle de l'être, équitablement déterminée, à l'instant de son incorporation charnelle, par le degré intellectuel acquis dans l'existence périspritale précédente, ne subit plus que d'une manière générale et indirecte, une fois l'incarnation définitivement accomplie, l'influence de la cause primordiale ou pourquoi, cette influence appartenant plus particulièrement dès cet instant au principe matériel, lequel, nous le répétons, prédomine durant la Vie et ramène à son acquis personnel tous les progrès accomplis par l'être de quelque nature qu'ils soient.

Un être naît à l'existence charnelle dans un milieu déterminé :

1° Pourquoi ou cause : degré d'activité intellectuelle acquis au moment de la cessation de l'existence périspritale et ayant progressivement amené dès l'instant où a commencé pour l'être sa décroissance à ce mode d'existence, un degré particulier de situation corporelle dont l'état de compressibilité et, par suite, de densité l'a naturellement et obligatoirement entraîné dans le milieu social et familial le plus en harmonie avec sa nature.

2° Comment ou modalité : degré de situation corporelle acquis à l'instant de l'incarnation et prédominance du principe matériel béné-

ficiant, durant la Vie, de tous les progrès accomplis par l'être, ces progrès modifiant sans cesse les modalités de la forme, pour aboutir définitivement, à l'instant de la mort, à un résultat donné d'éthérisation moléculaire.

3° Effet ou résultat : degré de situation corporelle acquis à l'instant de la désincarnation, et devenant le pourquoi naturel ou cause déterminante de l'activité intellectuelle dans l'existence périspritale qui commence, c'est-à-dire du développement progressif du principe de force particulièrement dominant dans ce mode d'existence.

Ainsi en est-il immuablement pour tous dans le cycle sans fin de l'existence : le pourquoi ou cause représentant toujours l'action naturelle ; le comment ou modalité, l'action modificatrice du libre-arbitre; l'effet ou résultat, la conséquence — naturelle, inéluctable et toujours équitable — de cette double action de la loi naturelle et de la liberté individuelle ou collective. Ou, pour plus de clarté encore : la nature donne à l'être, à chaque mutation d'existence, le maximum du possible; l'être en possession de ce maximum agit alors librement, volontairement et, en vertu de cette libre manifestation de sa volonté, détermine équitablement lui-même, par les conséquences naturelles de ses actions causatives, le degré maximum de possibilité qu'il sera loisible à la loi naturelle de lui accorder à sa plus prochaine action distributive, c'est-à-dire au moment où se produira une nouvelle mutation d'existence.

Il est donc facile de comprendre de quelle importance est pour l'être chacune de ses actions, puisque, par l'usage qu'il fait de sa liberté, il peut à son gré modifier, soit profitablement, soit préjudiciablement, son comment ou modalité de forme durant l'existence charnelle, véritable cause efficiente du résultat à obtenir, et dont l'objet est de préparer équitablement une nouvelle action distributive de la loi naturelle à l'instant de la désincarnation. On comprend, non moins aisément, que plus il s'élèvera par ses actes, ses pensées et ses sentiments au dessus des puériles préoccupations charnelles, c'est-à-dire plus il épurera son principe de forme en évitant d'en augmenter volontairement la densité, et plus puissante sera, dans la phase périspritale suivante, son activité intellectuelle — comment ou modalité de force durant ce mode d'existence — véritable cause efficiente d'un nouveau résultat à obtenir et dont l'objet est de préparer équitablement pour la prochaine incorporation charnelle une nouvelle action distributive de la nature.

Si donc, on considère que dans l'existence périspritale il y aura d'autant plus de facilités de progrès pour l'être qu'il se trouvera, à l'instant de sa désincorporation charnelle, en possession d'un degré

plus élevé d'éthérisation matérielle, c'est-à-dire que sa forme sera plus épurée et moins dense, on n'est point étonné que la phase précédente ou charnelle ait pour unique objet de préparer ce progrès matériel de l'être et de lui faciliter aussi les moyens d'acquérir de nouveaux degrés d'élévation intellectuelle. Examinons en effet ce qui se passe dans l'au-delà et, quoique réservant pour plus tard l'étude physiologique et sociale de l'être périsprital, voyons dès maintenant, à quelles conditions il doit de trouver dans sa nouvelle existence une somme plus ou moins grande de bonheur et de joies. Pour ce faire, il suffit simplement d'établir une analogie antithétique des faits observés dans le monde charnel et de rendre exactement applicable au principe de force ce qui, durant la Vie, est rigoureusement applicable au principe de forme. Là est tout le secret, et ainsi qu'il sera facile d'en juger dans la suite de nos études, la seule méthode susceptible de faire comprendre rationnellement et toucher du doigt, pour ainsi dire, à qui voudra s'en donner la peine et rejeter tout parti-pris, les phénomènes en apparence si mystérieux de ce monde périsprital, objet de tant de fictions poétiques, de tant d'imaginatives conceptions, et qui, cependant, n'est ni moins naturel, ni moins régulièrement régi que le monde de la chair.

Médium Typtologue, L. JEAN.

(à suivre)

LETTRE DU Dr L. CHARROPPIN

VIII

Cher Monsieur George,

Les réflexions que vous faites au sujet des innéités et des intuitions me paraissent parfaitement justes, et je gémis comme vous, quand je vois des hommes de talent comme Messieurs Franck et Jules Simon, dans la *Paix Sociale*, s'obstiner à restaurer le passé sans nul souci des besoins qu'appelle et que réclame l'ordre nouveau. Ils font un crime aux républicains d'avoir laïcisé l'école, sans voir qu'il n'y a là qu'une œuvre de transition.

Nous pensons comme eux que l'enseignement philosophique et religieux doit précéder tous les autres, qu'on ne saurait marcher avec sûreté dans cette existence sans une conception générale du monde et de la vie. Mais nous sommes bien loin de croire que les générations

actuelles puissent se contenter de celle qui leur est donnée par le spiritualisme de l'école et le vieux catéchisme romain. Ce ne sera pas avec de pareilles ressources qu'on arrêtera le flot débordant des passions égoïstes et de l'incrédulité. Il faut à l'humanité désormais une nourriture plus substantielle. Notre philosophie est autrement large et autrement lumineuse, et je ne crois pas m'avancer en disant qu'elle est à celle de ces Messieurs, ce que la lumière électrique est aux torches fumeuses du moyen-âge.

Nous avons lu et relu l'intéressant article de M. Camille Chaigneau. Nous croyons avec lui, que l'amour n'est pas seulement un sentiment individuel, mais une force collective et sociale. Quand on considère l'état actuel des esprits on ne peut s'empêcher de soupirer en pensant combien nous sommes loin de cet idéal seul capable de remédier aux souffrances de toutes sortes sous lesquelles nous gémissons. Les belles théories de M. Camille Chaigneau ne sont encore que l'écho lointain d'un monde futur, mais nous lui savons gré de nous avoir fait entrevoir ce monde de nos rêves et de nos espérances en nous donnant les moyens de le réaliser. Cette force de couple, ce mystère de l'androgynéité sur lequel il se plait tant à revenir est bien le secret de la vie et le point de départ de toute transformation sociale. Oui, nous en sommes convaincus, il n'y a pas d'homme complet, il n'y a pas de femme complète, il n'y a de complet que le couple, et nous nous plaisons à redire avec M. Camille Chaigneau : « Si mon sentiment ne me trompe, la société plus heureuse à laquelle nous aspirons ne doit pas avoir pour base l'individu, mais le couple, seul être complet, seule image du divin, seul capable de création au moral comme au physique, seul capable d'harmonie en lui et autour de lui. » (Voir la *Revue Spirite*, décembre 1880 : *Les Âmes sœurs.*) Il y a là des pages qui méritent d'être relues.

Le jour où l'homme et la femme auront même idéal et mêmes espérances, ce jour-là, le progrès ne sera plus entravé, et le mot de République, qui n'est encore qu'une fiction, deviendra une réalité. Ils se trompent étrangement ceux qui croient marcher en avant en laissant la femme de côté. C'est au foyer, dans la famille qu'il faut chercher les bases de la société future. Mais pour que la famille soit solidement constituée, il nous faut l'harmonie du couple, une communauté d'idées et d'aspirations indispensables à la création d'êtres nouveaux capables de nous donner une société nouvelle.

Tous les penseurs, tous les écrivains qui ont eu l'intuition nette et profonde des vérités de l'avenir, partagent ce sentiment. Je le retrouve

encore dans M. Guyau, penseur d'élite et écrivain de premier ordre : « La femme, dit-il, n'a pas seulement le pouvoir de nous compléter nous-mêmes, de former par le mélange de son existence avec la nôtre un être plus entier, plus total, pouvant offrir un raccourci achevé de toute vie ; elle est capable aussi par sa simple présence, par un sourire, de doubler nos forces individuelles, de les porter au plus haut point qu'elles puissent atteindre. »

« L'amour, dit-il encore, renferme des joies infinies ; il multiplie largeur et le prix de la vie individuelle à ses propres yeux, en lui donnant une valeur sociale qui est en même temps la vraie valeur religieuse. Il existe, à tout prendre, autant de vérité solide et résistante dans l'amour éclairé de la famille, dans celui même de la patrie, dans celui de l'humanité, que dans tel fait scientifique le plus positif, dans telle loi physique comme celle de la gravitation et de l'attraction. »

J'aime à trouver sur mon chemin ces penseurs chez lesquels l'habitude de l'analyse et de la spéculation n'ont pas tari les sources toujours jaillissantes du cœur et de l'inspiration. Ces hommes qui, à travers les brouillards et les obscurités de ce monde, nous font pressentir le ciel des réalités invisibles. Oh ! que le cœur se sent à l'aise quand il entend résonner des paroles comme celles-ci :

« Pensée humaine, vie supérieure qui t'agites en nous comme sous l'écorce du blé tressaille le germe, Amour, qui sembles t'endormir pour jamais sous la pierre du tombeau, n'aurez-vous point votre réveil et votre épanouissement dans quelque printemps inattendu, ne verrez-vous point l'éternité, qui semblait fermée pour vous et recouverte de ténèbres, s'illuminer et se rouvrir ? La mort, après tout, qu'est-ce autre chose dans l'ensemble de l'univers qu'un degré moindre de la température vitale, un refroidissement plus ou moins passager ? Elle ne peut être assez puissante pour flétrir à jamais le rajeunissement perpétuel de la vie, pour empêcher la propagation et la floraison à l'infini de la pensée et du désir. »

Après de telles lignes on ferme le livre et on se recueille.

Affectueux et bon souvenir de la part de nous tous.

Dr L. Charroppin.

VARIA

PETITE CHRONIQUE DE L'HYPNOTISME

Les savants qui depuis quelques années s'occupent des phénomènes hypnotiques ressemblent, par ma foi, à des collectionneurs d'antiquités. Avec plus de méthode, de précision, de détails, ils constatent, reproduisent, étudient les faits observés par les magnétiseurs. Ils classent, choisissent les matériaux anciens ; ils ajoutent aussi parfois. Mais supérieurs par la science, les procédés matériels, l'habitude de l'expérimentation, ils dédaignent un peu ce que leurs prédécesseurs aimaient peut-être trop : les généralisations doctrinales.

Excès de positivisme scientifique d'un côté ; naïf enthousiasme de l'autre. Il est vrai que la conception d'un fluide à propriétés multiples, d'une âme pouvant abandonner momentanément son organisme corporel, devenir presque indépendante, facilitait toutes explications et aperçus d'ensemble. Les savants souriant ironiquement à ces théories simples, mais contraints — par suite de la forme du processus mental humain — à recourir à l'hypothèse et même à l'intuition, tendent, eux, à localiser le problème sur les propriétés de la cellule nerveuse. Malheureusement celle-ci existe bien manifestement, elle se touche, se voit, n'est pas un être de raison, une entité qu'on puisse douer de toutes les qualités et attributs nécessaires au rôle qu'on lui prête. Aussi les explications sont confuses, les théories partielles. Les phénomènes trop rebelles pour se soumettre au *régime cellulaire* sont condamnés à n'exister point. Aucun lien ne réunit harmonieusement les faits. Actuellement cela est bien ainsi peut-être. Les savants attendent de savoir plus et mieux. Leur réserve relative peut signifier impuissance, impossibilité, prudence. Mais pourquoi, chez eux, ce parti-pris de la recherche dans une direction unique, ces négations instinctives ?

×

Si l'esprit, mécontent, tant qu'il n'a pas réussi à systématiser un ordre de notions quelconque, éprouve un vague malaise en présence de cette incoordination des phénomènes hypnotiques, il s'intéresse néanmoins très vivement à ces derniers. C'est ce qui m'engage à faire ici le résumé de quelques expériences intéressantes, récemment publiées par leurs auteurs.

Le Dr Luys poursuit ses travaux dans ce domaine malgré l'incrédulité et la mauvaise humeur de quelques-uns de ses collègues de l'enseignement officiel. Il a fait part dernièrement à la société de Biologie des phénomènes qu'il a observés chez des sujets placés en présence de verres diversement colorés.

« Dans une première série d'expériences j'ai opéré, dit-il, dans une chambre noire, et à l'aide d'une lampe à projection, en plaçant devant les sujets en expérience des verres de diverses couleurs.

Dans une autre série d'expériences, j'ai opéré en plein jour et me suis contenté de présenter au sujet des boules de verre du volume d'une petite pomme et colorées de différentes nuances.

Dans ces conditions, j'ai constaté que sur presque tous les sujets, le bleu produisait une action répulsive avec émotion triste — que le rouge et le jaune au contraire, déterminaient des émotions gaies avec attraction et une physionomie de vive satisfaction — que les réactions de répulsion et d attraction étaient en raison directe du volume des boules colorées.

J'ai constaté enfin qu'en présentant à un sujet une paire de lunettes, munie d'un côté d'un verre bleu et de l'autre d'un verre rouge, on déterminait d'un côté une émotion triste unilatérale avec contracture, et, que cette émotion unilatérale pouvait être transférée avec la conctracture, du côté opposé, en retournant les verres de la lunette, en mettant le bleu là où était le rouge précédemment. »

L'action des rayons colorés sur la végétation des plantes et la nutrition des animaux est certaine et précise. Elle est réelle aussi, mais moins nette, moins uniforme sur les modifications du sensorium émotif des animaux et de l'homme. Quoique M. Luys ait trouvé qu'une même couleur produisait une même disposition morale, chez un certain nombre de sujets sensibilisés — hypnotisés — il ne faut pas se hâter de noter définitivement la gamme morale des couleurs. L'idiosyncrasie des sujets peut varier les résultats (voyez leur sensibilité différente — leur affinité peut-on dire, — pour un même métal). Et combien difficile à déterminer la part de la suggestion dans ces phénomènes !

A propos de ces expériences, je recommande aux écrivains de l'école symboliste ou décadente les études magnétiques. Les voyelles, affirment-ils, les diphtongues, leurs combinaisons avec les consonnes correspondent à des couleurs, à des sentiments à des instruments de musique. L'*a*, par exemple, est noir, le noir c'est l'orgue, l'orgue exprime la monotonie, etc. Sons, nuances, sentiments, combinaisons de lettres ont entre eux des rapports déterminés. Qu'ils instituent des expériences sur des sujets hypnotisés. Ceux-ci sont d'admirables instruments qui amplifient de façon démesurée les mouvements, actions

et réactions de la vie psychique. Ils ont légitimé les prétentions de la graphologie. Ils placeront peut-être au premier rang (ce sont boîtes à surprise les procédés littéraires des décadents).

C'est là, au reste, une méthode générale d'investigation, subtile et féconde, mais d'extrême difficulté.

X

N'abandonnons pas le Dr Luys et faisons un schéma grossièrement indicatif de ses expériences sur la transmission à distance d'émotions variées d'un sujet à un autre.

A, sujet féminin, est mis en léthargie. B, autre sujet, également. Ils sont rapprochés, le contact établi, en plaçant une main de l'un sur le poignet de l'autre. On fait passer A en catalepsie et immédiatement B passe en catalepsie et ouvre les yeux. Alors B recherche la prise du regard de son partenaire, et au bout de quelques minutes ces deux sujets, fascinés par le regard réciproque, retombent de part et d'autre en léthargie.

Nouvelle expérience : A étant rapidement amené à l'état somnambulique, B arrive *motu proprio*, dans le même état et commence avec son partenaire une conversation.

Mêmes résultats si les sujets sont isolés : ils sont placés dos à dos à six mètres de distance et plongés en léthargie. Puis B est mis en catalepsie ; A immédiatement passe en catalepsie. B est ensuite amené à l'état somnambulique et A suit aussitôt. Les réactions du second sont presque toujours instantanées. La présence seule d'un écran de carton d'un demi-centimètre apporte un certain ralentissement dans l'apparition des phénomènes.

Si l'on produit le réveil de B en lui soufflant sur les yeux, A se réveille instantanément.

A et B ont — des expériences préalables l'ont montré — les mêmes antipathies pour les boules de verre colorées en bleu et les mêmes attractions pour les boules de verre jaunes. Ils sont mis en léthargie, le dos tourné, à six mètres de distance. On présente à A une boule bleue : vive répulsion soudaine; à l'instant le même état émotif se transmet sur B. La boule bleue est remplacée par une boule jaune : A se précipite sur cette boule, s'en empare avec joie et aussitôt B se met à l'unisson, devient gaie, souriante. L'une est mise en somnambulisme, l'autre suit ; elles vont à l'encontre l'une de l'autre et entament une conversation au sujet des choses ravissantes que la boule jaune fait scintiller à leurs yeux, et des images ambiantes qu'elles voient s'y réfléchir.

Les états spéciaux provoqués chez un sujet par l'action du cognac, de l'eau, de la valériane, etc., sont-ils aptes — comme les états émotifs — à se répercuter d'un sujet à un autre et à déterminer sympathiquement à distance des réactions similaires ? Oui, répond le docteur Luys. Il détermine chez un sujet J... les symptômes somatiques de l'ivresse et voit chez le sujet T... les mêmes manifestations se produire. Les réactions si caractéristiques de la valériane ont été de part et d'autre répétées d'une façon identique.

« Ces expériences délicates, dit le docteur Luys, que j'ai répétées à plusieurs reprises en présence des personnes qui suivent les travaux de mon laboratoire, sur des sujets différents, ne me laissent aucun doute sur leur réalité. Elles mettent une fois de plus en évidence ce phénomène capital, l'hyperexitabilité des régions émotives chez les hypnotisés, et leurs aptitudes à être sollicitees par des excitations infinitésimales qui échappent à nos sens.

« En présence de ces phénomènes si étranges on se demande avec étonnement comment ces états psychiques que l'on développe expérimentalement sur un sujet donné, peuvent se transmettre à distance à un autre sujet conjugué qui ne voit pas ce qui se passe et subit, sans s'en douter, les sympathiques incitations qui lui sont silencieusement transmises par son partenaire ! »

Je trouve l'étonnement du savant professeur un peu naïf, mais je ne comprends pas naturellement mieux que lui. Il pénètre à son insu dans le domaine des forces occultes, infini encore infiniment mystérieux, où bien d'autres étonnements lui sont réservés en ce monde et..... dans l'autre.

×

M. Liegeois, professeur à la Faculté de Droit de Nancy, étudie les phénomènes hypnotiques surtout au point de vue médico-légal. Il s'est posé ce problème : Un crime est commis ; l'assassin est arrêté. Celui-ci est hypnotisable, obéit aux suggestions. Comment savoir s'il a été poussé au crime dont on l'accuse par suggestion ? Comment reconnaître le véritable auteur du crime, si, au courant de toutes les ressources que lui offre l'hypnotisme, il a pris ses mesures et fait à son sujet l'injonction d'oublier son nom, de jurer s'il le fallait qu'il a agi dans toute la plénitude de sa volonté ?

Voici la solution que donne M. Liegeois. Elle est bien simple. Il s'agit d'user de subterfuge, de faire accomplir au sujet un acte qui tout en n'étant pas directement contraire aux recommandations du magnétiseur coupable, dénonce clairement ce dernier. Par exemple on lui dit : « Quand vous verrez entrer l'auteur, quel qu'il soit, de la suggestion, vous dormirez deux minutes ; ou bien quand vous verrez celui qui vous a conseillé de voler, de tuer, vous irez à lui et lui direz : « je suis content de vous voir, chantez-moi la *Marseillaise* ; » ou encore on inspire au sujet de se rendre chez le criminel, pour le protéger, etc... L'auteur de la suggestion ne peut certainement avoir prévu — et prévenu par ses défenses — les innombrables actions de ce genre qu'il est possible d'inspirer à celui qui a été son instrument, et qui le nomment si nettement quoique d'une façon détournée.

Mais M. Liegeois suppose un magnétiseur criminel fameusement étourdi. Pourquoi ne commande-t-il pas tout simplement à sa victime si obéissante de demeurer insensible à toute autre influence hypnotique que la sienne, d'être en état de non réceptivité pour toute suggestion n'émanant pas de lui ? S'il a ce pouvoir — là est le point capital du problème soulevé par M. Liegeois — les ruses du professeur de Nancy sont sans emploi et il faut pour ces cas chercher d'autres solutions.

R.

NOTES ET IMPRESSIONS

Je ne défends pas les sceptiques, mes lecteurs le savent bien (?), mais je les aime, les vrais, parce qu'ils sont indulgents et bons, et je les admire parce que leur esprit a cette qualité suprême; divine (superlatif de beau), la tolérance.

Oh ! tolérance, sainte pudeur des amants de la vérité, sois bénie entre toutes les vertus de l'intelligence ; viens habiter parmi nous, creuse-toi un sanctuaire dans les cervelles des croyants ; inspire-leur le respect mutuel et fais que, lutteurs par la plume ou la parole, ils combattent en nobles chevaliers d'une idée et non en souteneurs d'une impure et personnelle vanité.

Je recommande cette prière comme introduction aux séances spirites. Mon cher directeur lui-même, si sévère en la matière, lui fera grâce, je suis sûr.

— Mais pour être tolérant, il faut ne croire à rien. La tolérance est une valeur mentale négative et ne peut s'associer qu'à la mollesse des convictions ou à leur absence.

— Non, il faut simplement — je laisse de côté les sceptiques, tolérants par définition — être ou très orgueilleux, ou très humble, ou très convaincu. Je m'explique :

L'orgueil excessif touchant à la pitié n'inspire à ceux qu'il anime que commisération et égard pour les pauvres d'esprit qui ne pensent pas comme eux. La modestie donne la crainte salutaire de se tromper et sert de modérateur. Et le vrai croyant, lui, ne désespérant jamais de convaincre, doit pour atteindre ce but ne pas blesser la victime qu'il veut arracher à l'erreur.

Ce que je dis là n'est peut-être ni très clair ni très juste. Peu importe. Soyons tolérants par scepticisme, par foi, par orgueil, par humilité ou par n'importe quoi, mais soyons tolérants.

Soyons-le surtout dans le train ordinaire de la vie. Dans la polémique et les discussions l'intolérance est marque de grossièreté, de bêtise et d'impuissance ; elle n'empêche pas la manifestation des opinions adverses et autorise les représailles. Mais elle devient odieuse quand elle impose le silence et le mensonge. Abuser de la position subalterne de l'individu pour gêner et défendre les expressions diverses de ses convictions ; transformer en esclavage spirituel la dépendance suffisamment pénible de celui dont l'existence matérielle est liée aux bonnes dispositions de quelques personnalités ou d'un public plus ou moins restreint, il y a dans cette pression morale, dans cette torture de l'esprit, dans cette violation de la pensée, quelque chose de profondément répugnant pour les natures délicates. Aussi — remarque digressive — l'abstention de ces procédés inquisitoriaux est pour reconnaître ces dernières un excellent critérium.

Oui, qui veut vivre est bien souvent obligé de se taire ou de mentir. Et pourtant, la franchise est une fierté, la seule réelle. Elle est le ressort de la vie morale. L'homme qui ment abdique et se suicide. C'est pour cela que les vivants sont presque tous des morts et que le monde est une comédie — fort amusante, parait-il, pour les observateurs d'esprit profond et de cœur léger.

Dieu dans sa libéralité (Dieu est un tableau vide sur lequel il n'y a d'autre inscription que celle que tu y mets toi-même, a dit Luther) a donné à l'homme trois chastetés : celle du corps, celle du cœur et celle de l'intelligence et lui a dit : conserves-en au moins une et tu ne me maudiras pas de t'avoir donné la vie.

La chasteté de l'intelligence n'est pas la plus facile à garder des trois.

STEPHANUS.

BIBLIOGRAPHIE

Le magnétisme contemporain et la médecine pratique par le Docteur Goyard (1)

Brochure renfermant deux discours prononcés à la Société de thérapeutique dosimétrique de Paris.

En quelques traits généraux l'auteur marque ses vues sur le retour de l'idée spiritualiste dans le domaine scientifique, idée s'aventurant d'abord, grâce aux magnétiseurs, sur le terrain médical, où l'école cherche à l'arrêter en adoptant le *Braidisme* et restant matérialiste, organicienne.

(1) Chez Georges Carré, 58, rue St-André des Arts. Prix : 1 fr. 25.

La vérité pour le Dr Goyard est dans le vitalisme, application au corps humain de la théorie générale de la dualité de la force et de la matière. Le savant et le médecin doivent étudier les modalités de la force après avoir étudié les modalités de la matière. Il félicite l'école dosimétrique — dont il est une des personnalités les plus connues — de marcher dans cette voie (et l'école homœopathique qui s'y est bien antérieurement et bien plus franchement engagée, pourquoi donc ne pas en faire la plus petite mention ?) et d'avoir, se basant sur ces principes, créé une admirable thérapeutique, où le praticien, pense-t-il, doit encore puiser presque exclusivement ses moyens d'action.

Tout en se rendant compte théoriquement du *modus faciendi* de la médication magnétique, qui vise directement la force vitale, il la considère comme un moyen d'exception, parce qu'on ne possède pas pour se guider dans son emploi, de règles fixes et sûres, de procédés nettement définis, parce qu'elle exige un temps et des sacrifices disproportionnés avec les résultats qu'elle donne et que d'autres moyens fournissent plus facilement et plus promptement, etc... Passant en revue les principales affections dans lesquelles le magnétisme a été appliqué, il ne lui accorde d'utilité spéciale que dans les maladies spasmodiques et le nomme *l'alcaloïde du spasme*. Il triomphe, dit-il, dans la guérison du somnambulisme pathologique, de la plupart des hallucinations.

Je crains que l'auteur emporté par sa foi de dosimètre ne fasse trop petite la part du magnétisme curatif. Il faut dire qu'il est arrêté un peu par des considérations humanitaires. Les expériences magnétiques lui paraissent dangereuses, la suggestion redoutable. L'homme qui pénètre jusqu'au fond du sanctuaire de la science occulte doit être pur, dit-il avec les initiés de tous les âges. Belle parole qui remet les choses en ordre, donne à la beauté morale son complément, le vrai savoir.

Purifions-nous, purifions-nous, mes frères.

La lecture des deux discours du Dr Goyard y contribuera, car tout s'enchaîne, vous le savez, et si la pureté donne accès à la science occulte, la science exotérique, elle, en développant l'esprit, agrandit le cœur. Or, la brochure de notre auteur est instructive, elle est clairement écrite, de façon simple, modérée, philosophique, avec conviction, sans enthousiasme lyrique gonflant de grands mots sonores.

Ce que je dis là d'élogieux est banal, je veux bien, mais quand on le pense, et je le pense, c'est beaucoup dire.

R.

Un libre-penseur intolérant. — Monsieur Pierre Véron, le chroniqueur bien connu du *Journal amusant*, concluait dernièrement, à propos d'un procès en captation d'héritage intenté à un spirite, en proposant simplement d'envoyer tous les spirites au bagne.

Nous proposons, à notre tour, que tous les journalistes, Monsieur Pierre Véron en tête, y soient également conduits le jour où il sera publiquement reconnu qu'un des leurs a sciemment trompé le public.

Si l'on faisait une loi condamnant aux galères tous les exploiteurs de la crédulité publique, nous ne savons pas, en effet, qui, des spirites ou des journalistes iraient plus vite grossir le nombre des forçats. Car s'il en est parmi nous qui font de notre philosophie un tréteau il en est encore plus parmi messieurs les journalistes, qui vendent leur plume

au plus offrant et songent plutôt à satisfaire leur estomac que leur conscience.

Le spiritisme, Monsieur Pierre Veron, est une chose essentiellement et foncièrement respectable, vous ne devriez pas l'ignorer. Que le charlatanisme et la crédulité s'y glissent parfois, cela est possible, mais ne saurait nullement entacher la moralité et l'intelligence de tous ses adeptes. Partout se trouvent des brebis galeuses et il ne serait malheureusement pas difficile d'en compter plus d'une dans le troupeau d'écrivains dont vous êtes l'un des représentants les plus autorisés.

Que vous renouveliez de temps en temps quelques-unes des plaisanteries surannées qu'il est d'usage d'envoyer à l'adresse des spirites, cela est sans importance et nous inquiète fort peu : votre métier vous oblige à faire journellement de l'esprit et vous êtes condamné à trouver matière à railleries dans les choses les plus nobles comme les plus saintes. Mais que vous tourniez subitement au tragique et, à bout sans doute d'arguments spirituels (?) que vous en soyez réduit à proposer des mesures draconiennes contre d'honnêtes gens dont le bonheur et l'avancement de l'humanité sont l'unique préoccupation, voilà qui est sortir de votre cadre habituel de fine plaisanterie et traiter bien sérieusement des choses qui devraient cependant vous sembler fort peu sérieuses.

Soyez au moins logique avec vous-même ; rédacteur en chef d'un journal pour amuser les badauds, votre rôle est de gouailler tout le temps, mais pour Dieu ! ne traitez donc pas gravement les questions philosophiques ou scientifiques, car c'est vous exposer inutilement, vous, le railleur, vous, le sceptique, à dire de grosses..... naïvetés.

E. L.

La « Fraternidad » et le Congrès Spirite Univers-l de Barcelone. — Le Congrès International de Barcelone, dont l'ouverture reste définitivement fixée au 8 septembre prochain, avait été précédé en février dernier, dans cette même localité, d'un Congrès national préparatoire dans le sein duquel la majorité crut devoir décider que nulle autre philosophie spirite que celle consignée dans les œuvres d'Allan-Kardec, ne pourrait être sanctionnée par le Congrès universel.

La *Fraternidad* de Buenos-Aires, dans un article éloquent, qui mériterait d'être reproduit en entier, après un éclatant hommage rendu à la mémoire d'Allan-Kardec, fait entendre au sujet de la décision fâcheusement restrictive de l'assemblée préparatoire, quelques paroles d'énergique protestation auxquelles nous ne saurions trop applaudir.

« Le Congrès national de Barcelone, dit-elle, en sanctionnant dans un « seul vote les idées de Kardec comme base unique du spiritisme, a « fait un faux pas selon notre humble avis. Persévérer dans ce sens « serait, croyons-nous, préparer un résultat funeste.

« Dans ce Congrès où tant d'intelligences étaient réunies nous « croyons que M Valle o en défendant avec autant d'énergie l'idée de « liberté, eut seul raison, et c'est pourquoi nous lui envoyons nos « sincères félicitations.

« Nous reconnaissons que le meilleur sentiment a dicté la résolution « prise, mais ceci n'est pas une raison pour que nous restions muets

« devant les dangers que de telles résolutions peuvent apporter à la « cause commune.

« De notre humble poste de combat nous élèverons toujours notre « protestation contre tout ce qui tendrait à méconnaître ce grand « principe spirite : LE SPIRITISME C'EST LA LIBERTÉ. »

Nous nous associons de grand cœur aux saines réflexions de notre vaillant confrère et estimons que le prochain Congrès mentirait à son titre d'universel, en plaçant à la base de ses travaux, le *credo* kardéciste obligatoire qui, d'ailleurs, comme tous les *credo*, aurait bientôt fait de dégénérer en outrecuidante intolérance. C'est pourquoi — préférablement à n'importe quel système personnel, et comme tel susceptible de diviser — verrions-nous volontiers le Congrès s'inspirer de l'idée véritablement universelle, et qui seule relie, l'idée du FAIT ou, soit, l'adhésion pure et simple à la possibilité de communication. Quant aux conséquences morales, philosophiques ou sociales qui peuvent découler de cette communication désormais incontestable, liberté absolue doit être laissée à chacun de les interpréter à son gré et de s'alimenter à telle source qui lui plait, mystique ou rationaliste, kardéciste ou toute autre.— M. G.

Union et propagande spirites. — Sous cette rubrique, un appel empressé — tout platonique, il est vrai, puisqu'il ne porte ni date ultérieure, ni lieu de réunion — est adressé par la Société Fraternelle de Lyon, à tous les organes spirites ; il y est dit que « notre « division déplorable en petites écoles, en coteries, étant pour nous « une cause de faiblesse et entravant le Spiritisme dans son essor, la « Société Fraternelle formule le vœu de voir toutes les sociétés spirites « organisées ou leurs représentants autorisés se mettre à l'œuvre pour « élaborer un programme commun de propagande qui mettrait fin à « nos discussions byzantines et sur lequel, non seulement nous puis- « sions, mais nous devions nous rallier. »

Tout en rendant hommage à la généreuse préoccupation des signataires, nous avouons ne pas partager le pessimisme qui les inspire. Ce qu'ils appellent division déplorable, petites écoles, coteries, nous apparaitrait plutôt comme l'effet d'une exubérante vitalité. « Un programme commun de propagande sur lequel non seulement nous puissions mais nous DEVIONS nous rallier » c'est là une invite ayant le tort de dégager une certaine exhalaison de moisissure disciplinaire, peu faite, selon nous, pour amener à résipiscence quiconque a senti son âme se dilater aux senteurs embaumées de l'école buissonnière de la liberté. L'idéal de nos rêves n'est pas du tout celui d'un troupeau de moutons bêlant à l'unisson sous la houlette d'une majorité quelconque ; la seule harmonie capable de réaliser l'objet de nos aspirations, dans le concert spirite universel, est celle d'où nul ne pouvant être exclu chacun « vibrerait » en toute liberté sa note personnelle. — M. G.

Le Directeur-Gérant : Mus GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.